Document généré le 13 juil. 2025 03:52

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Hans Trapp

Julie Hétu

Numéro 146, septembre 2015

Le secret

URI : https://id.erudit.org/iderudit/78878ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hétu, J. (2015). Hans Trapp. *Moebius*, (146), 57–60.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Julie Hétu

Hans Trapp

Il fait froid ce soir. Le mur est glacé, je le sens bien quand je colle mes orteils sur le papier peint. La fenêtre est pleine de buée. Le vent souffle fort, j'ai peur qu'il arrache l'immense frêne planté de l'autre côté de la rue. « Tu devrais éteindre la lumière de ta chambre cette nuit pour ne pas attirer Hans Trapp dans notre maison », me murmure faiblement à l'oreille ma grande sœur avant d'aller se coucher. « Il sait que seuls les enfants laissent la lumière allumée pour dormir. » Mais, j'ai trop peur du noir pour éteindre. Je suis incapable de contrôler ma peur, car ce que la noirceur me laisse imaginer est pire encore que ma peur elle-même. Alors, je laisse cette flamme me trahir et Hans Trapp revient, encore.

Toujours, il a sur lui son sac de toile en jute grise
Une cloche autour du cou
Des chaînes bruyantes à la taille
Parfois il pousse des cris effrayants
Ses mains sont douces
Sa peau froide
Son haleine piquante
Hans Trapp
Comment la lumière peut-elle être si sombre
Sans jamais s'éteindre ?

L'effet est tranchant sous ton manteau de paille
Il n'y a rien dans ton sac en malvale
Tu n'aimes pas les vêtements de nuit
Que tes chaînes useraient sans ménagement

Alors pour qu'elles cessent de se heurter
Tu les noues à mon lit
Mais quand tu me berces, elles recommencent à chanter
Alors tu les attaches à mes poignets
Hans Trapp mon amour
Tu aimes que je morde tes mains

Avec ton sac en jute grise tu recouvres mon visage
Tu crois que si nos yeux se croisent
Mon souffle pourrait renoncer à mon corps
Tu recouvres ma figure brouilles mes traits
Et la cloche autour de ton cou appelle encore
Et la plume noire avec laquelle tu me caresses détourne encore
Tu pleurniches, un grelot dans la gorge
Que mon nom nous habille de danger
Et jamais tu ne le prononces ou ne le souffles
Hans Trapp mon amour
Nuit après nuit tu me repousses dans le paysage
Tu chuchotes que mon haleine goûte les enfers
Que mes cheveux sentent les champs Élysées
Que les chiens viendront me mordre si je sors de l'ombre
Avec ta verge mordante brandie
Tes dents de cuir sur mon corps
Ta tête d'âne ronflant sur mon ventre
Tes habits noirs et rouges suspendus à ma fenêtre
Répétant *Y a-t-il des bonnes à rien ici ?*
Ton corps à moitié nu
À moitié taureau
À moitié obscur

Je laisse la lumière allumée mais je ferme les yeux
Hypnotisés par la fièvre que tu plantes dans mon corps
Pendant que les terribles fils de la nuit Hypnos et Thanatos tracent l'un sur l'autre leurs noms dans la buée de ma fenêtre
À quatre pattes pour toi mon amour
Tu me parles de ce gouffre sans fond où séjournent
Ces frères jumeaux qui de leurs charmes gardent les portes des enfers

Maintenant que j'ai passé le seuil de ce lieu horrible
Je ne peux plus en sortir je suis fille de la nuit
Fille de Nyx sœur du sommeil et de la mort

Hans Trapp mon amour
Dormir pour que tu reviennes
Faire un mouvement chanter changer
Pour que tu retires tes doigts de ma cicatrice
Toujours tu reviens pour me dire
Où pourrais-je t'emporter pour ne pas te perdre ?
Où pourrais-je te noyer pour ne plus revenir ?
Je suis gelée comme un cadavre
Je songe au palais du sommeil à l'Érèbe
À l'île des Bienheureux tout près
À l'extrémité du monde
Entre la porte de corne et la porte d'ivoire des défunts
Tu me rappelles que les chiens viendront me mordre si je rêve
Quand cruellement tu presses ta main sur le sac qui recouvre mon visage
Laisse-moi partir Hans Trapp
Laisse-moi respirer
Je veux grandir pour te regarder dormir

Mon amour tu ressembles aux dieux de l'hiver
Tu traînes tes lourds sabots dans la boue
Tu soulèves ton masque pour ne pas que je me glisse hors du lit
Pour ne pas que je quitte cette chambre
Tu clames de ta voix sévère et rude
Que ton bec d'oiseau et ta tête d'âne me donneront du plaisir
Et tu serres ma gorge pour m'en convaincre
Tu n'as pas été gentille je t'emporte
Laisse-moi partir Hans Trapp
Laisse-moi respirer
Je veux grandir pour te regarder

Toujours il a sur lui son sac de toile en jute grise
Une cloche autour du cou
Des chaînes bruyantes à la taille
Parfois il me pousse à des cris effrayants
Ses mains louches
Parcourent ma peau froide
Sur laquelle peste son haleine puante
Hans Trapp mon amour
Comment la lumière peut-elle être si sombre
Sans jamais s'éteindre ?

Il fait froid ce soir. Le mur est glacé, je le sens bien quand je colle mes orteils sur la tapisserie. La fenêtre est pleine de buée. Le vent souffle fort, j'espère qu'il arrachera de terre l'immense frêne planté de l'autre côté de la rue.